



Salomé Sélavy

Arthur-Louis Cingualte

Oh, I find it very easy to fall in love.

Sam Peckinpah

Habituellement la tête baissée comme un tournesol une journée sans soleil, Rosco – dit « relax » – Anaparte, surveillant historique du *museo regional de Guadalajara* (en quinze ans de service : quatre arrestations, six sauvetages d'œuvres, menacées tour à tour par le feu, des inondations et les semences d'un collectionneur obsédé) rayonne aujourd'hui de mille feux. Son intention braquée sur un avenir qu'il redécouvre enfin affiche un étrange mélange d'orgueil et de fierté. Une fierté qui tend à taquiner les fanges de l'obscène ; et les délicates et discrètes notes sifflées qu'il laisse se promener dans son sillage trahissent, pour quelqu'un de familier au personnage, un ravissement inouï, surnaturel, une béatitude achevée et inespérée. Là, au-dessus, dans le ciel mexicain, il en mène large. Très large. Il se sent pour la première fois le Capitaine d'un truc solide. La barre du bateau et la sienne, énorme, bien en main. Ses pieds qui ne sentent même plus le marbre des couloirs laissent, sous eux, se dessiner de joyeuses arabesques d'ombres. Oui, béat, il flotte. Alors qu'il s'apprête à fermer les portes du musée, il repense, une nouvelle fois, le sexe encore solidement dressé comme l'index du V de la Victoire (ou bien même l'autre doigt), au cruel désespoir qu'il vient d'essuyer, à l'intolérable détresse qu'il a réussi à évanouir.

Longuement ourdie sa diabolique stratégie a fini par lui porter de superbes fruits sucrés de malveillance. Il le sait, il a gagné son *meilleur moment de sa vie*. Maintenant il peut le voir et le revoir quand il veut : c'est là et ça lui appartient entièrement. Pourtant, il se souvient encore que pendant six mois, exactement six mois, il a arpenté les couloirs du musée, se postant sur chaque chaise de garde, à chaque recoin, devant chaque œuvre comme un connard simulant une lecture sérieuse du *Portrait de l'artiste en jeune homme* de Joyce. Il était allé loin : ce petit

jeu avait été pour lui un Golgotha de lourds emmerdements, d'agacements féroces aux relents presque dangereux. De fait, du livre, il n'avait réellement lu en tout et pour tout que vingt-six pages. Vingt-six inaccessibles pages, qui lui ont suffi à admettre qu'il resterait à jamais étranger à la littérature : *c'est vraiment de la merde, tu parles, c'est bien comme ces conneries de tableaux : machins incompréhensibles pour élites de connards !* qu'il se disait, le cul sur chacune de ses vigies. Triste et grotesque il en venait régulièrement à regretter le format *poche* du bouquin, se disant qu'il aurait bien dissimulé dedans son vieux numéro hors-série de Playboy ; le fameux hors-série spécial Noël 2001 – *de belles guirlandes*. Mais alors pourquoi tant de vains efforts ? Pourquoi faire profondément entorse à sa destination primitive et se donner autant de mal ? Et pour qui ? Bah, pour Frédérique Why bien sûr.

La discrète torpille du service de restauration des œuvres ; petite, les cheveux puissants, couleur brique, de belles hanches molles et aquatiques, une bouche longue et fluviale, un regard sous-marin et surtout, surtout deux seins énormes, deux globes pleins, lourds, à en baver tout son jus – un atlas pour supporter chacun qu'il aurait fallu... Ce qu'il a pu les mater salement les yeux fous de gourmandise, plongeant des mains de pâtissier en manque ballantes le long de son corps, dans le vide. C'est son truc, les seins, les nibards. C'est pas un homme à culs. Lui, c'est un expert en géologie des reliefs. Son monde et d'atomes et de poitrines. Il en voit toujours partout, tout le temps, tout autour de lui. Il passe son temps à les traquer. Il sait parfaitement les comprendre, les entendre se plaindre sous chaque étoffe, chaque laine, chaque dentelle... mais alors elle... *quelle salope*, il se disait. *C'est pas possible des nichons pareils !*

La mémoire officieuse de la maison, Lionel Lixo, le vieux débris des couloirs du secrétariat, le technicien de surface trouble et pervers, lui avait un jour confié, comme ça, à la faveur de quelques blagues, que la Why était amoureuse de littérature : *Plein de bouquins dans son bureau ! Partout ! Des bouquins de la taille de dictionnaires, gros comme ses seins ! Tu te rends compte ? Comme ça !* lui montrait-il en suggérant un rappel à sa poitrine démentielle. C'était donc dit : il fallait qu'il s'y mette aux bouquins, point barre. Il savait que dans le cirque social on accroche souvent par passions communes. Il fallait qu'il passe par l'un des standards de la séduction traditionnelle, *old school*, avec nuances et sans brutalité. Une lecture partagée c'est

l'assurance d'une conversation profonde, sans orage ni mépris. Alors, au prix d'investigations périlleuses mais monnayées, Lixo la raclure avait réussi à lui fournir quelques noms d'auteurs extraits de la bibliothèque de la restauratrice qu'il avait inscrits, à la hâte, sur le manche de son balai. Enfin... bof... tu parles ! C'était finalement bien cher payé : il s'était rendu compte qu'elle en avait strictement rien à foutre de le voir lire. Et surtout rien à foutre de lui, ce fils de *peon* inculte, ce gros porc timide, poilu et aux dents de traviole.

Elle passait devant lui comme on passe devant un ficus – et au Mexique, c'est peu dire. Toutefois, il a quelque peu patienté, espéré. *Relax, Rosco, relax, ton heure va venir, tiens le coup* qu'il s'est dit une semaine durant. Mais rien n'a changé. Il demeurait transparent. Rosco devant le compteur électrique respire profondément : aujourd'hui, *tout ça*, toute cette merde, c'est fini, c'est parfaitement oublié : en vrai mec qu'il était il avait finalement pris les devants. Il s'était passé des trucs entre les pages qu'il avait tourné encore et encore, désespérément à la recherche ne serait-ce que d'une image, que d'une donnée pour lui intelligible. Le récit s'était achevé en sa faveur : *Faut pas prendre Rosco pour un con, gros nibards. Rosco a plus d'un tour dans son sac.*

Dorénavant, alors qu'il termine sa dernière ronde, sa lampe de poche à la main, il sait qu'il ne va plus se tordre de douleur dans son lit le soir à observer les selles vacantes des cheales de son manège affectif ; à s'imaginer dégrafant les larmes aux yeux le soutif de Frédérique ; à l'entendre implorer de diablement la baiser sous la *Tempête* de Giorgione. C'est fini ! Parce que maintenant c'est fait ! Et autrement mieux en plus. Avec de l'audace, de l'improvisation et un certain sens artistique (on est au musée tout de même !). *Putain, t'es vraiment une masse, Rosco ! Rien te résiste. Tu sais y faire toi ! Un vrai artiste !*

Il bâille un peu, se dit qu'il le mérite bien et amorce son rituel de fermeture. Deux, trois coups d'œil, puis les interrupteurs et la pénombre immédiate, le bip de l'alarme qui s'enclenche et les cliquetis du trousseau de clefs qui tinte : c'est fermé.

Le chuintement des ampoules qui s'illuminent brise violemment le silence du musée. Une voix de cendrier, tombeau de mille clopes, s'élève alors.

« J'ai dix-huit ans, mais trois mille trois cents cinquante-cinq ans me séparent réellement du jour de ma naissance. C'est long. Très long... De toute façon vu la gueule que j'ai je peux lever le mystère tout de suite. Ça se voit, hein ? Bah oui, je sais...on ne traverse pas les années comme ça ! Depuis plus d'un siècle... Dites-vous. Un siècle que je vis derrière une vitrine au British Museum. Et ce n'est pas parce que par vanité je supplicie toute patience. Mais bon... Je mélancolise quand même un peu ces derniers temps. Quand je ne suis pas immobilisé dans mon vivarium, je passe la plupart de mon temps sur le billard. Je ne m'en plains pas : ça fait un peu de trajet... un peu d'aventure. Enfin, faut quand même voir ce qu'on me fait subir... Ils disent prendre soin de moi. Tu parles ! Tous des enculés. Je suis plus trop aimable maintenant. On m'a suffisamment châtié et charrié... c'est que l'admiration des premiers temps passe vite alors qu'elle devrait être éternelle. Je suis un roi quand même ! Je mérite un autre traitement. Je ne sais pas ce que j'ai bien pu faire de si terrible ? Ma politique à l'époque n'était pas extraordinaire en termes sociaux, mais bon, faut pas exagérer... Les moyens n'étaient pas les mêmes dans le temps et j'étais plutôt pas mal apprécié. On m'aimait bien, j'étais jeune et beau. C'est pas grand-chose ce que je demande : je veux juste que quelqu'un – ne serait-ce qu'un instant – me tienne la main délicatement. Mes doigts sont si froids... Vous pouvez pas imaginer. C'est que je ne proteste même plus... Vous savez ce qu'on me fait régulièrement ? C'est assez ignoble. On me récurve les orbites pour foutre des billes en verre dedans, on me coud les paupières et la bouche et ensuite on me fout invariablement du vernis sur la gueule ; et ça c'est quand on ne décide pas de me briser deux ou trois dents pour m'en colmater d'autres au mastic... Ravissant, non ? Tous les quatre matins c'est pareil. Et pas très soigneusement en plus. Heureusement que j'ai encore assez de courage et d'orgueil pour rester psychologiquement pudique parce que mon corps, là, n'a même plus un seul lambeau d'intégrité. Dire que je plaisantais pour l'éternité dans le jardin des chimères avec le génie Bès sous le regard bienveillant d'Isis, la clef des songes en pendentif sur mon torse encore musclé. Je me suis bien fait niquer. J'étais pas assez bien planqué faut croire. Pas assez profond... Ils en ont trop enterré dans mon coin aussi faut dire... Et voilà ce que ça donne : d'un point de vue physique je suis atrocement dévasté aujourd'hui, incapable de la moindre expression. L'humiliation est totale. Je n'ai comme prestige que d'effrayer. Bonjour le mythe ! Je me demande à quoi ça sert de m'exposer comme ça, d'exhiber ma carne ! C'est

complètement délirant ! Comme si c'est agréable de supporter ma tronche. Mettez une pissotière à côté et elle rutilerait d'évidences esthétiques. J'espère que vous, je ne vous fais pas trop peur. Quand je me mets à parler c'est toujours surprenant. Les gens prennent peur. Ils se barrent. Faut me comprendre, j'en ai un peu marre... Faut que je bavarde. Je désespère que ce soit toujours comme ça, que toujours ça recommence. Je suis vissé dans immortalité pour le public. Dire que j'étais un putain de roi. Pas n'importe lequel en plus. Vous avez sans doute entendu parler de mon merveilleux sarcophage. Il ne me semble pas qu'on en ait fait de meilleurs depuis. Non ? Je ne vous vois pas mais je vous entends, vous savez ? Au fait, dites-moi, c'est la première fois qu'on me balade aussi loin alors est-ce que ça vous dérangerait d'essayer de regarder pour moi ce qui se passe derrière cette foutue porte ? On m'a déjà parlé de ce truc. J'ai compris qu'on l'installait hier. Je suis quelqu'un de plutôt curieux. Il me reste ça au moins. Il y a bien deux petits trous dedans, non ? »

Il suffit de se laisser porter par l'onctueux désenchantement qui navigue dans la voix du roi de la XVIII^e dynastie égyptienne, Toutankhamon, pour considérer la sincère détresse de sa requête. Le nain aux traits mongoloïdes à qui il s'adresse l'alerte alors aussitôt sur sa taille.

– Mais je ne puis... Enfin je ne peux pas. Je vois bien la porte, les briques qui l'encadrent et les deux petits orifices percés, mais c'est que c'est beaucoup trop haut pour moi... Comment vous dire ? Vous ne voyez pas cette toile de Vélasquez ? Assez connue ? J'ai fait pas mal d'expositions, quelques couvertures. Ça ne vous dit rien ? (Il marque une pause, considère honteusement la cécité de la momie et se met à rougir comme une braise prise dans la bise.) Oh, pardon. Je vous prie de bien vouloir m'excuser. J'avais oublié. Je m'emballe facilement, désolé. Et ma voix ? Elle ne vous donne aucune indication ? C'est un peu nasal, non ? Laissez tomber. (Il s'arrête songeur et reprend :) Mais vous savez... il y a cette très belle dame, peut-être en avez vous entendu parler. La grande ! Elle ne vous dit rien ? Je crois qu'elle n'est pas très loin. Je l'ai vue tout à l'heure. Elle, je vous assure qu'elle pourra facilement voir ce qui se trame derrière cette porte. Youhou ! Youhou ! Madame ?

C'est son merveilleux visage qui affleure en premier, comme par magie, du sommet du jubé en marbre. Le merveilleux corps élastique et lâche de la madone au long cou vient ensuite. La finesse de ses doigts suggère l'excentricité la plus précieuse et sa formidable et interminable nuque, comme une colonne de cieux sublimes au

péril divin, soutient le plus beau des temples : son doux visage. Elle avance, méticuleusement, en majesté. Sa tête lymphatique balance doucement de gauche à droite à la manière d'une girafe impériale.

– Messieurs.

– Bonjour. Ingres ? demande le nain.

– Non. Bien avant. Le Parmesan ! parfume de son exquis chant la madone au long cou.

– Putain... Pourtant j'en suis une d'œuvre ! Jamais ! Jamais je ne puis en identifier d'autres correctement. Je passe tout le temps pour un abruti. Je me dis parfois que ce club n'est pas pour moi. Qu'il est trop... trop je sais pas quoi, mais trop ! Que sans papa je suis un incapable, un vil idiot. Il devait être bourré pour avoir eu l'idée de me peindre. Je suis vraiment désolé madame... Quel être médiocre je fais. Bon à faire glousser la cour royale espagnole... et encore.

– Ne dites pas ça, voyons. Ne vous en faites pas. Vous êtes quand même du Prado mon très aimable petit chou. Alors, de grâce, reprenez-vous. Vous avez... Oh, faites attention. Il risque de pleuvoir.

Un rectangle de brouillard flottant en apesanteur avance vers le groupe. C'est un bout de Rothko, de bonne dimension, couleur orange pulpe. La madone qui s'écarte reprend inquiète, alors que le nain effrayé court étreindre sa cuisse :

– C'est un mauvais présage. Un Rothko annonce toujours une tragédie.

Le nain soudainement se virilise au contact des cuisses du chef-d'œuvre du Parmesan. Gonflé, royal, une tape presque aux fesses, il déclare :

– Oui, mais là c'est un première période. Avant l'humeur suicidaire, la tentation du rasoir, les veines trop noires et les toiles sans espoir. Je le sais, j'en ai vu plusieurs au Prado ! Le Moïse de Michel-Ange, qui était là en vacances, m'a dit qu'un Rothko clair ou aux couleurs chaudes réclame un présage moins désespéré et plus spirituel qu'un sombre. Alors n'ayez pas peur.

– Merci pour ces précisions, mon bonhomme, tu es bien mignon. Je me sens rassurée.

Le Rothko continue doucement son chemin hors du groupe.

– Bon, alors, vous foutez quoi ? Vous me faites chier avec vos politesses. Vous voulez que j'attende encore longtemps ? Attendre, toujours attendre ! J'en ai ras le

bol, bordel ! C'est la pluie qui fait déborder le Nil ! gueule Toutankhamon légèrement excédé.

Le nain, honnêtement soucieux de faire régner une bonne entente chez ses compagnons, glisse fébrilement à la beauté :

– Allez voir s'il vous plaît. Y'a qu'à le regarder, le type a l'air à cran.

– C'est d'accord mon petit chéri.

La madone, qui se déplace avec une perfection miraculeuse, se met à la hauteur des deux trous de la porte, observe et commente enfin.

– Alors ? Alors ? Vous regardez, là ? Dites-moi ce que vous voyez ! C'est bien le corps inerte et sans tête d'une femme à poil, les cuisses écartées avec un bec à gaz dans la main gauche, non ? Elle est comment ? Bien foutue ? Alors, elle est bonne ou pas ? demande Toutankhamon dans un filet de bave.

– Étant donné que vous êtes devant, dites-nous ! sournoise le nain.

– Oui, mon très cher ami décrépît, elle a bien l'air morte ; oui, on ne voit pas son visage ; oui, son sexe aguiche. Par contre je ne vois pas de bec à gaz. Qu'est-ce que je peux vous dire d'autre ? Et puis c'est quoi un bec à gaz ? C'est normal qu'elle ait des seins si énormes cette fille ?

– Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Je pense pas qu'on se soit permis de se foutre de ma gueule quand même ! *Des seins énormes* ? On m'a jamais dit ça. Continuez... Vous pouvez pas les toucher ? Me dire la consistance ? S'ils sont naturels ? s'interroge fébrilement le pharaon.

– La taille de sa poitrine est si étrange que ça ? demande le nain en se frottant malicieusement le menton de sa petite main.

– Naturels parce qu'il y en a des faux ? Autrement, ah ça oui, ils sont considérables. Surtout pour une femme de mon âge. Mais attendez voir ! Je crois que la pauvre chérie saigne encore mes amis. Il me semble même distinguer quelque chose d'étrange. Comme une sorte de cartouche plantée en pendentif sous l'ourlet de son sein gauche.

– Ah bon et ça dit quelque chose ? Il y a peut-être une date ou une dédicace ? continue le petit.

– Ça dit : *Service de restauration mademoiselle Frédérique Why.*

Un rire moqueur résonne alors dans un coin de la galerie. Derrière la petite bande, une jeune femme est assise. Sous son opulente chevelure brune son allure

bucolique s'éclaire d'un énigmatique sourire. C'est la Salomé de Regnault qui leur présente un plateau d'argent vide.

– Putain, pourquoi vous dites rien ? Qu'est ce qui se passe ? Qui c'est qui se marre ? C'est quoi qui est drôle ? Et les nibards alors ? s'énerve l'Égyptien.

– Rien, rien, répond le nain.

– Au fait ma très chère madone, c'est bien Frédérique Why que vous avez dit, non ? Parce que dans ce cas-là c'est bien fait pour sa gueule ! Cette pute m'a recousu les paupières hier et m'a collé du vernis dans les narines sans aucune considération ! s'exclame le pharaon.

Et au nain de rire. Et à la madone de sourire. Et à Salomé de danser.